

lions rugissent de terreur. Un sorcier chanté: L'homme blanc est enfermé dans son bateau! L'homme blanc va cuire, il est bon très-bon.

Les Niams-Niams vont se régaler avec l'homme blanc! Que va-t-il se passer? A quelle école d'anthropologie incousable allons-nous avoir la douleur d'assister? On l'a deviné, c'est notre Farandoul qui se trouve enfermé dans ce bateau de fer, gigantescque canot-roule mise sur le feu par une bande de Niams-Niams! L'infortuné va donc périr, dans toute la force de sa jeunesse, loin de ses amis, loin de Mundibul!

Quel misérable destin pour cet homme héroïque! périr par la cuisson! après avoir si brillamment occupé la scène du monde, disparaître obscurément dans des escouades de Niams-Niams! Pénétrons dans le bateau casserole et voyons comment il supporte son supplice.

Farandoul est seul dans son bateau. En proie à une misanthropie farouche depuis son retour d'Amérique, le cœur ulcéré par tous les chagrins à lui causés par la rencontre fatale avec sir Philéas Fogg et Pa-sépartout, Farandoul a voulu fuir les hommes; sans mettre même son ami Mandibul dans la confidence, il s'est fait construire un bateau à vapeur tout en fer, une vraie carapace qui s'ouvre et se ferme à volonté. Avec ce bateau qu'il a nommé le Solitaire, Farandoul est parti pour explorer l'Afrique centrale avec l'espoir d'arriver à calmer les ardeurs de son cœur au milieu d'un tourbillon de périls et d'aventures.

Ce soir, après avoir trouvé un mouillage pour son Solitaire dans une anse tranquille du N Kari, il a fermé son bateau et s'est endormi. Son esprit s'est reporté au temps des premières aventures avec les singes en Océanie, il s'est retrouvé au milieu de sa famille adoptive, avec ses frères les jeunes singes, puis il s'est vu marchant à la conquête de l'Australie, il a revu Myora, la jeune Malaise, l'infortunée victime de M. Orkuuff... un sourire angélique lui traçait son scaphandre...

Tout à coup Farandoul bondit hors de son cadre, une vive sensation de chaleur venait de le réveiller en sursaut. Enfin voilà donc un de ces périls qu'il demandait pour se remettre dans l'action! Un seul coup d'œil aux petits hublots de sa cabine suffit à notre héros pour reconnaître la situation. Le Solitaire est sur le feu, les vagues entourent leurs chants de triomphe en attendant le moment de manger leur victime.

Il n'y a pas un moment à perdre, le danger est immense, le bateau s'échauffe rapidement Farandoul essaye d'ouvrir les panneaux, les Niams-Niams les ont assujettis avec des cordes, un nègre, monté sur le bateau, verse par les trous des panneaux des calcassos pleins d'eau qui lui passent sur les camarades. Farandoul comprend qu'on veut le manger bouilli!... La chaleur devient de plus en plus vive, il faut en finir. Il se précipite sur une caisse de feux d'artifice emportés par lui pour s'offrir une illumination des ruines de Thèbes à son passage en Égypte et dont il n'a pas fait usage par suite de sa mélancolie.

Il dispose vivement tous ses soleils et toutes ses fusées, dans les ouvertures pratiquées pour l'aération du bateau et d'un seul coup il fait partir le feu d'artifice; en même temps il se précipite la hache à la main sur un des panneaux, tranche toutes les cordes et se dresse comme une statue au milieu des feux de Bengale sur la plate forme du bateau.

L'explosion des pétards, le sifflement des fusées, le tournoiement des soleils ont épouvantablement surpris les Niams-Niams; les chants ont cessé brusquement, les tambourins ont été jetés et tous ceux que la terreur n'a pas renversés se sont lancés à corps perdu dans toutes les directions avec des hurlements de terreur.

Farandoul a sauté sur le sol au milieu de quelques Niams Niams étendus la face contre terre; saisissant un bâton, il a rapidement éparpillé les tisons du brasier et préservé le Solitaire de tout danger immédiat. (A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 31 MARS 1883

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

ANNONCES: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FLEURY & Cie., Éditeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse. Delta 375.

Silhouettes Politiques

XVI

M. Coursol député de Montréal. Est

Petit, trapu, la démarche décidée, la figure énergique, l'œil vif et brillant, la moustache et la barbe, taillées à la mode militaire. M. Coursol est le vrai type d'un capitaine en retraite. Son Sosie se trouve en Europe dans tous les cafés d'officiers.

Rien d'étonnant d'ailleurs à cette apparence. Car M. Coursol avant de se lancer dans la politique et les fonctions judiciaires a été colonel... colonel de volontaires, entendons nous.

Aujourd'hui c'est un législateur et s'il commande encore ce n'est que par la persuasion et l'éloquence qu'il se fait obéir.

Du reste le meilleur homme du monde, aimé de tous, même de ses ennemis politiques qui ne peuvent lui trouver de concurrents dans sa division où il est élu par acclamation.

Conservateur obstiné, protectionniste convaincu il défend les conservateurs et il blague les libéraux avec une ardeur toute guerrière. Son éloquence lui ressemble; comme lui elle est vive, alerte, ovatière, elle séduit les masses et enlève une élection comme à la bayonnette.

Homme bon à tout d'ailleurs. Il a été colonel, juge; il est législateur, et depuis peu on l'a nommé président de la commission des écoles. Qu'il doit s'ennuyer, ce me semble, dans ce nouveau poste, forcé d'entendre, sinon d'écouter, les interminables dépositions de témoins loquaces, ces interpellations grotesques, ces harangues sans fin de M. J. X. Perreault.

En voilà un personnage qui ne manque jamais une occasion de dire ou de faire une sottise; quelle mouche du coche! Inonde-t-il assez les journaux de sa prose aussi fiandreuse et vide que ses harangues.

Je plains sincèrement ce pauvre M. Coursol du supplice qu'on vient de lui infliger. J'avoue que je ne le vois pas du tout en président de la commission des écoles, lui si jovial, si bon vivant.

M. Coursol est un homme heureux, et comme tous les gens heureux, il n'a pas d'histoire. Il sait traverser la politique sans y attraper les horions et les coups qu'on y récolte si sou-

vent. Jusqu'à la Patrie, si prodigue d'attaques de toutes sortes contre tous les conservateurs, qui le laisse tranquille. Comment a-t-il pu esquiver les foudres en zinc du F... Beau-grand?

C'est son secret, et il le garde bien, car il est à peu près le seul conservateur auquel cette estimable feuille n'ait pas encore prodigué ses critiques, si justes et si courtoises, comme on le sait.

NEMO

CAUSERIE

Depuis lundi dernier un seul événement a su captiver l'attention générale: c'est la présence de l'Alban au milieu de nous. On a tout laissé de côté; pendant une semaine on n'est pas occupé du gros papa Mousseau; on a accordé un moment de répit à ce pauvre Adéard, pour s'occuper que de la grande artiste canadienne. Dans les rues, au lieu de s'aborder par l'éternelle rengaine: "Bonjour, mon cher, il fait bien beau temps," ou se demande invariablement: "As-tu entendu l'Alban? As-tu vu l'Alban?" C'est un bon point en faveur de nos concitoyens, car la célèbre diva canadienne mérite qu'on s'occupe d'elle. Nous l'avons entendue et nous affirmons sérieusement qu'elle n'a pas volé la réputation dont elle jouit—c'est une grande artiste dans toute l'acception du mot. Aussi avons-nous été contents de la réception qu'on lui a faite. Seulement nous avons trouvé cocasse l'idée de lui donner pour escorte tous les clubs de raquette de Montréal. On veut faire une ovation à une grande cantatrice, on désire lui former une garde d'honneur; vous croyez qu'on va s'adresser aux sociétés littéraires ou aux sociétés chorales de Montréal, vous êtes dans une déplorable erreur. Ailleurs on y eût peut-être songé, mais à Montréal, fi donc! on est plus intelligent que cela.

Un monsieur quelconque convoque les clubs de raquettes, et tout est dit. Ce monsieur, qui fait dans les coulottes, je crois (si le typographe s'avise de me changer une lettre, j'ai suis un homme perdu), et qui ne doute de rien, se met même en frais de préparer une adresse au nom du club. Mais la fatalité le poursuit, comme on va voir. Pendant trente-six heures de suite, il travaille à la confection de ce chef-d'œuvre; au jour dit, il endosse son grand costume, se met à la tête de tous les raquetteux de Montréal, et les voilà partis, escortant la diva jusqu'à son hôtel. Les malheureux, armés de torches flamboyantes, bousculés par la foule, suent sang et eau; plus d'ardeur, ils ne craignent pas de s'exposer aux bronchites les plus aiguës, en marchant, chaussés comme l'on sait, dans l'eau jusqu'au cou. Ils se consolent de leurs peines et de leurs fatigues en songeant que dans quelques instants leur digne président pourra faire lecture de la fameuse adresse. Mais, ô déception! ô instabilité des choses humaines! la grande artiste, redoutant sans doute les émotions que ne saurait manquer de lui causer la pénible élucubration du grand marchand de coulottes, renvoie gracieusement les raquetteux sans vouloir les entendre.

Il ne faut jamais se réjouir du malheur d'autrui, dit un proverbe chrétien. Aussi j'éprouve un certain sentiment de remords à déclarer ici que je ne suis pas fâché que les choses se soient passées ainsi; car enfin, cette démonstration était souverainement ridicule, et c'est le moins qu'on puisse dire. Quand donc serons-nous assez intelligents pour nous montrer tels que nous sommes? On s'étonne que de l'autre côté on nous prenne pour des sauvages; mais pardieu! on fait tout ce que l'on peut pour cela, et il n'y a pas lieu d'être surpris. Si l'on veut envoyer sa photographie à

un ami d'Europe, il faut vite chauffer des mocassins, endosser un capot de couverte, s'armer d'un toboggan ou d'une paire de raquetteux, et surtout se couvrir de neige des pieds à la tête. Comment voulez-vous qu'on nous prenne ensuite pour des gens civilisés? Une dame française à qui on présentait un jour un de nos bons écrivains canadiens, de passage à Paris, ne pouvait revonir de sa surprise. Elle regardait notre ami avec des yeux démesurément ouverts, et ne pouvait se lasser de l'examiner. Enfin, n'y tenant plus, et la curiosité l'emportant, elle lui dit: Comment, monsieur, vous êtes canadien? — "Oui, madame." — "Du Canada?" — "Mais oui, madame." Mais c'est incompréhensible! Vous êtes vêtus comme nous. Vous n'avez donc pas mis votre costume?"

Voilà l'idée qu'on se fait de nous en France et franchement c'est un peu notre faute. On dit que c'est un parti pris et que nous ne visons au ridicule; la réception qu'on a faite à l'Alban lundi dernier en est un exemple frappant.

* * *

Pour n'en pas perdre tout à fait l'habitude, je vais aujourd'hui terminer ma causerie en vous racontant une petite histoire dont je puis vous garantir l'authenticité.

La semaine dernière un cultivateur à l'aise, de la paroisse de St Martin s'aperçut en se rendant à son étable le matin, qu'on lui avait volé pendant la nuit un de ses meilleurs chevaux. Comme il voulait absolument le remplacer, il résolut d'en acheter un autre et il se rendit à cet effet à la grande vente de chevaux qui eut lieu cette semaine à Montréal.

Quel fut son étonnement lorsque parmi les chevaux qui se trouvaient au marché, il reconnut le sien!

Il le saisit aussitôt par la bride et s'écria: Cette bête m'appartient! Il y a quatre jours qu'on me l'a volé!

L'homme qui avait conduit le cheval au marché pour le vendre répondit fort poliment au villageois: "Vous vous trompez, mon cher ami, voilà plus d'un an que je possède ce cheval. Il peut bien ressembler à celui qu'on vous a volé, mais il est certainement à moi."

Aussitôt l'habitant mit les deux mains sur les yeux de l'animal et dit: — Eh! bien, s'il y a comme vous le prétendez, un an que vous possédez ce bête, je vous prie de me dire de quel côté elle est borgne."

Le maquignon, qui avait réellement volé le cheval, mais qui ne l'avait pas endore minutieusement examiner, fut saisi de frayeur à cette question. Mais il fallait bien qu'il répondit quelque chose, il dit à tout hasard: — C'est de l'œil gauche.

— Vous êtes dans l'erreur répartit le cultivateur, cette bête n'est pas borgne de l'œil gauche.

— Attendez, attendez... répartit le voleur, oui... en effet... je me suis trompé. C'est de l'œil droit qu'elle est borgne.

En ce moment l'habitant ota ses deux mains de dessus les yeux du cheval et s'écria:

"Maintenant il est évident que tu es un voleur et un menteur. Car regarde bien, vous tous qui êtes ici présents, cet animal n'est pas borgne du tout, j'ai seulement eu recours à cette ruse pour mettre le vol au grand jour, et démasquer cet homme."

Une foule de curieux s'étaient rassemblés autour du cultivateur et de son interlocuteur. Ils se prirent à rire, à battre des mains et à s'écrier: "Attrappé! attrappé!"

Quant au maquignon, il dut restituer à l'habitant le cheval qu'il avait dérobé; en sus il fut traduit devant le juge Desnoyers et condamné pour vol à trois ans de pénitencier.

Par les ruses qu'il s'imagine Le voleur a beau s'enhardir; Les stratagèmes qu'il combine Aident souvent à le trahir.

* * *

Le mot de la fin. Une dame — Monsieur, je voudrais avoir un logement.

Le propriétaire — Volontiers, madame; mais permettez moi de vous adresser une question. Avez vous des enfants?

La dame — Trois, monsieur; ils sont au cimetière.

Le propriétaire — (bas et feignant d'essuyer une larme). Pauvre dame! (haut) Je vais vous faire voir la maison.

La dame — Cela me convient. Quel est le prix?

Le propriétaire — Douze piastres par mois et les taxes. Je vais rédiger le bail... (il le rédige). C'est fait, maintenant signez, madame, s'il vous plaît.

La dame — Volontiers... C'est fini. Maintenant, je vais chercher mes enfants.

Le propriétaire — Comment! vos enfants? Je les croyais au cimetière.

La dame — Certinement, je viens de les envoyer tout à l'heure s'y promener avec leur bonne.

COUACS

Le Composé Végétal de Mme Lydia El Pinkham est un excellent remède pour les dames de tout âge qui sont affligées de maladies particulières au sexe féminin.

Ses remèdes ne se vendent pas seulement à l'état liquide; on les prépare aussi sous forme de pilules et de lozenges ce qui permet de les expédier sûrement par la maille.

Un bohème recevait un jour de son oncle cet excellent conseil:

"Fais ce que dois, advienne que pourra."

— Il est gentil, mon oncle, exclama X... c'est bien facile à dire, mais absolument irréalisable quand on n'a pas le sou.

L'infortuné avait lu: "Fais ce que dois!"

HABILETE A L'ATELIER.—Pour bien réussir dans son ouvrage l'ouvrier doit être en bonne santé. Si de longues heures de réflexion dans une chambre fermée ont affaibli sa main ou dérangé sa vue, faites lui prendre des Amers de Houblon en grande quantité avant que des dérangements organiques ne surviennent.

Aux champs:

— Père Jacques, j'aime ton fils?

— Eh! bien, après?

Elle m'aime aussi: voulez-vous de moi pour gendre?

— Oui, dit, papa, veux-tu?

— Non, c'est entendu, non!

— Et pourquoi ne voulez-vous pas de moi?

— Parce que je destine ma fille à un joli garçon qui est la "crème" des jeunes gens!

— Oh, papa, je t'en prie, donne-moi le "laid"!

Notre confrère X..., éprouve le besoin de faire tous les jours une reconnaissance dans les champs-Élysées. Un ami lui dit: "Pourquoi n'y vas-tu pas demeurer?"

— Ah! non! répliqua X... si j'y demeurais, je ne saurais plus où aller me promener!

Bébé est rarement sage. Aussi son père est-il obligé de le corriger plus souvent qu'il ne voudrait.

Dernièrement, un parent de province vient visiter la "moderne Babilone", et pour se rendre compte des progrès de l'enfant, il lui demande:

— Qu'est ce qui t'a le plus frappé à Paris?

— C'est papa! exclame bébé en souvenir des fessées paternelles.